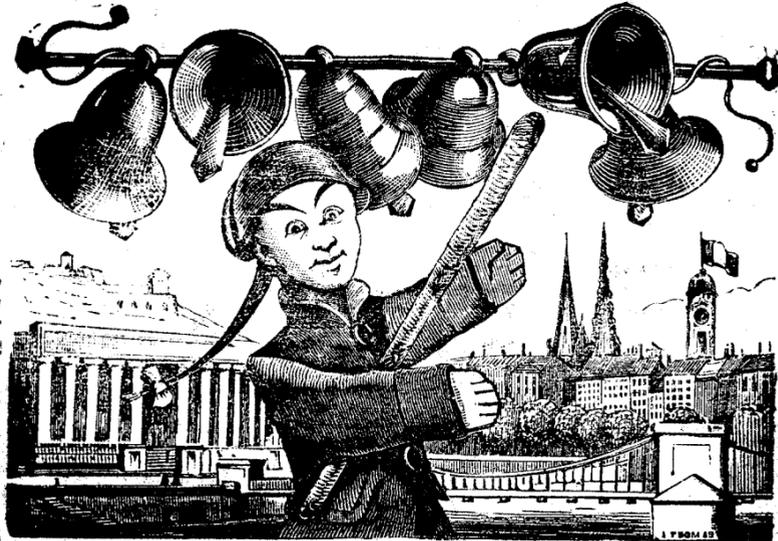


# LE CARILLON DE ST-GEORGES

POLITIQUE  
RÉPUBLICAIN

SATIRIQUE  
HEBDOMADAIRE



RÉDACTION ET ADMINISTRATION :  
3, Rue de la Pyramide, 3, Lyon-Vaise

VENTE EN GROS : rue de Jussieu, 1

AU DÉTAIL : chez tous les Libraires  
et Marchands de journaux.

ABONNEMENTS :

LYON : un an, 8 fr. — Six mois, 5 fr.

RÉCLAMES ..... la ligne 1

ANNONCES ..... 0 50

Les Manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces sont reçues à Lyon : Imp. Beau jeune, rue de la Pyramide, 3, Vaise. A Paris : Agence Ewig, rue d'Amboise,



Martyr

SOMMAIRE

Carillon, par Jean GUIGNOL. — SULTAN (Sonnet).  
— Martyr. — Revue de la Semaine. — Masques  
et Visages. — PIEDS DANS LE PLAT: Le Téléphone  
du « Réveil Lyonnais. » — La Serviette. —  
SILHOUETTES DE CIRCONSTANCE: Robert-Macaire,  
Huissier. — Une Jean-F...rie. — VARIA: Joueurs  
de Billard. — Feuilleton.

CARILLON

Cré nom d'un rat! les gones, c'est pas guieu possible, gn'a pas moyen de rester vingt-quatre heures sus le dos à roupiller en paix pendant les quèques instants que les bardanes me laissent la peau tranquille, qu'y faut songer qu'on a de besoins à satisfaire et de devoirs à remplir vis-à-vis des amis et des nombreux lèque-teurs qu'attend, comme le Messie, de pouvoir arquepincer pour leurs trois ronds mon jornal chez le pepa Melin. Je venais de débarouler de mon pucier, j'avais fourré mes guibolles dans mon

grimpant et boutonné mon panaire, j'avais la courge pleine, à n'en peter, de gandoises que j'avais laissé mijoter dans ma pignotte toute la semaine, j'avais pris ma trique de gayac pour sigroller les pillandrins et les poutrônes, mon questin était tout plein comble de canettes z'impolitiques et j'allais m'asseoir sus ma banquette et faire aller mon rouet à bajaffleries et faire jicler l'encre sus mon pape-lard herbedromadaire pour vous devider de vartigoleries si tellement rigolodes que tous les gones et les colombes n'alliont s'en faire crever l'embuni.

Mais au mement de commencer ma tartine, v'la-t-y pas qu'on cogne à la porte de ma cambuse, et le faqueteur, avè z'un picou violet comme une prune, tant z'il avait froid, me remet z'une missive cachetée z'et affranchie. Je reluque tout de go d'où guiable ça peut bein venir, et parguienne! c'est du cousin Gnafron que s'est z'escanné z'à Paris. Je la décachette et je vous la lis tout fort :

« Ma vieille grolle,

« Tu n'ignorassais pas ma situation et j'ai pas de besoin de te dire dans quelle

panne je me trouvais ces darniers temps, à la suite de c'tte dégringolade des grands finassiers de la Bourse. J'ai z'été z'obligé de confier à ma tante mon marteau, mon alène et mon tire-pied, jusqu'à mes bijoux, quoi! pour me procurer quèques sous pour mon voyage, et pour ne pas risquer d'être écrasé en chemin de fer, j'ai préféré faire la route à pied, ce qui m'a procuré le plaisir de me retremper en passant dans la Bourgogne.

« Te comprends, mon vieux, que je ne pouvais pus tenir et que je voulais savoir ça qu'allait se trafuser à propos de note commerce.

« J'ai d'abord rendu virsite à tous nos arreprésentants dépotés z'et sélateurs. Après ça, l'ami Lagrange m'a trimballé z'à l'Assemblée oùsqu'on devait bajaffler à note sujet. J'avais mis mon gilet z'à carreaux, ma cravate de soie en coton rouge, ma boîte à cornes en poil de castor, j'avais mis mes plus belles frusques, — excepté cependant mon tabier de cuir neuf que j'avais aussi laissé chez ma tante, — pour faire des honneurs au CARILLON DE ST-GEORGES, que j'arrepré-

sente dans la première capitale du monde et de la France.

« Imagine-toi, ma pauve vieille, qu'y m'aviont collé avè les plus grands journalistes de Paris, aussi tu penses si je me requinquais sus mes argots et si j'ouvrais une bouche à sarvir de gueule à un four.

« Mais, silence! v'la le parsident que se carre sus son fauteuil et tous les ânè-présentants que prennent leur place, en faisant de moulinets avè leurs couteaux z'à papier, et que posent leur panier à crottes sus les banquettes.

« Quand y z'ont eu jabotté un grand mement pour ne rien dire, v'la Andrieux que grimpe dans le gerlot à paroles et que se met z'à devider de palaphrases à attendre un cocrodille et à fendre l'âme d'un tribunal. Y nous dégoise que tous les boursicotiers et tous les argents de change sont z'innocents comme de petits saint Jean, et que faut que le gouvernement s'amène avè note monnaie tendre la perche à tous les Bontoux et C° que se sont tant donné de mal pour nous chipper nos pecuniaux.

« Pace que, si on ne leur rend pas ça

qui nous ons chapardé, tous les canezards vont crever de faim et que tous les gones de Lyon vont se tirer des pieds après avoir mis la clef sous la porte et qu'y gn'aura pas qu'à mettre à l'octroi de grands écriteaux oùsqu'y aura : VILLE A LOUER...

« Quand j'ai z'entendu de balançoires insemblables, j'ai pas pu m'empêcher de quincer comme un baleine que dégueule Jonasse : le parsident s'est mis à sigroller sa sonnette et le ministre lui a dit : Zut ! allez ch... ercher de monacos à Rome.

« A parsent qu'y nous ont fourré dans la piautre jusqu'au cotivet; ces pillerots, ces banquiers de cafards, y nous faudrait nous enfoncer en plein pour les sortir du traquenard qu'y z'avaient tendu aux républicains et ruiner le pays en emportant, jusqu'au darnier yard; pas trop, nom de nom !...

« Si nous reste encore quèques sous, nous les garderons pour reponter note mequier et pouvoir, en trimant jour et nuit, donner à manger à nos petiots et reganiser de caisses de prevoyance pour nos vieux jours.

« Je termine pour aujourd'hui et je te serre fraternellement les arpions ainsi qu'à tous les frangins de Lyon. La deuxième lettre à la semaine que vient.

« Isidore-Panrace GNAFRON

« journaliste et regrolleur en pied. »

Eh ! hein, les gones, à samedi.

JEAN GUIGNOL.

## SULTAN

Au dompteur Bidel

Sultan, ta faveu prunelle  
M'a fait frémir bien des fois,  
Alors, qu'aux cuivres se mêle  
Ton cri de bête aux abois.

Lorsqu'à ton maître rebelle,  
Sous l'immense orgueil des rois,  
Je vois ta face cruelle  
Qui se révolte à sa voix,

Et que sur le belluaire  
Comme la foudre tu fond  
Dans ta sanglante colère.

Mais il évite le bond...  
Détournant la tête altière,  
Vaincu, tu baisses le front...

DE RIO.

## MARTYR

Vous n'avez pas oublié, mes chers frères et mes chères sœurs, ces temps pleins d'amertume où de pauvres jésuites, de pauvres dominicains, de pauvres carmes chausés et déchaussés, de pauvres et laborieux capucins étaient arrachés à leurs masures suintant la misère, par la race maudite des francs-maçons et des libres-penseurs, démons vomis par l'Enfer. Vous n'avez pas oublié ces temps à jamais célèbres dans l'histoire des persécutions de la Sainte Eglise catholique, apostolique et romaine où des ouvriers menuisiers assassinaient, à la face du soleil, les plus illustres rejetons des plus nobles familles, rédacteurs de l'ECLAIR et employés de l'Union catholique, moyennant 16 francs d'amende.

Eh bien ! mes chers frères et mes chères sœurs, ces temps que l'on se plaisait à consi-

dérer comme des « combles » de l'infamie républicaine n'étaient qu'une de ces vulgaires épreuves envoyées par le Dieu d'Abraham, de Jacob, de Labre et de Bontoux aux enfants infortunés de la fille aînée de l'Eglise catholique.

Les temps les plus lugubres, annoncés par les prophètes, sont arrivés.

A tous leurs forfaits, les républicains viennent d'ajouter des forfaits nouveaux... Ils ont eu la sacrilège audace de jeter des regards impudiques sur les livres de l'Union catholique.

Bien plus, ils ont couché, à l'instar des vénérés Pie IX et Léon XIII, les vénérés Bontoux et Feder, président et directeur de cette pauvre Banque bénie par le Très-Haut, sur la paille humide des misérables prisons parisiennes ! ! !

Et, enfin, horrible détail ! ils n'ont pas craint de pincer la main d'un R. P. de Jésus dans le coffre-fort de cette pauvre Union catholique d'où, par dévouement pour les intérêts de Dieu et de sa Sainte Eglise, il avait, sous l'œil bienveillant du gendarme, retiré la majeure partie des économies de la Société, confiées à la sauvegarde des amis de l'autre côté des montagnes...

Et voilà, maintenant, mes chers frères et mes chères sœurs, que ces exécrables républicains ne veulent pas délivrer ce malheureux R. P., avant qu'il ait restitué à la Caisse la majeure partie de ces pauvres économies si légitimement acquises, et voilà que le gendarme sourit de son supplice, et voilà que les larmes et la ruine sont dans toutes les poches et dans tous les yeux ! ! !

Mais Dieu, chers frères et chères sœurs, nous l'a enseigné par la bouche du prophète Molière :

Il est avec le ciel des accommodements,  
et demain, peut-être, le R. P. martyr, sera imploré, entre deux chandelles, par ceux qui le torturent aujourd'hui ! !

C....

## REVUE DE LA SEMAINE

VENDREDI. — La catastrophe que nous avions prédite est arrivée. L'Union générale est en faillite, ses bureaux ont été fermés par ordre de l'autorité.

Son président et son directeur déjeunent en prison aujourd'hui, en méditant sur les effets de la bénédiction papale accordée à cette banque ordre-moralienne et catholique. Cette bénédiction spéciale n'empêchera pas, à ces honnêtes gens, de traîner leurs fonds de culotte sur les bancs de la correctionnelle. Il est vrai que le correspondant du *Nouvelliste* leur fait décerner un diplôme d'honnêteté par un guichetier qui s'y connaît en figure, lui. Il n'a jamais eu de pareils clients ! ! !

— M<sup>e</sup> Andrieux, qui se fait le champion des agioteurs cléricaux, présente à la Chambre une proposition tendant à immiscer le gouvernement dans les opérations véreuses; ce qui lui rapporte une veste que le ministre des finances lui taille sur mesure, séance tenante.

M<sup>e</sup> Andrieux fait une série, pas de carambolages, mais de pas de clerc assez réussis. Tant pis pour lui ! ! ! ! !

SAMEDI. — 6,500 Francs pour les pauvres ! Bravo ! voilà une réponse assez convaincante jetée par les étudiants des facultés de l'Etat à la face blême des aboyeurs de sacristie.....

Malgré les déclamations hypocrites des souteneurs du trône et de l'autel, le public lyonnais n'a pas voulu rester sourd à l'appel généreux de notre jeunesse des écoles.

Au milieu des plaisirs, on n'oublie pas les pauvres, merci pour eux !

DIMANCHE. — Concert-conférence à Ville-

franche au profit des ouvriers teinturiers sans travail.

Cette fête de la solidarité a réuni un public nombreux, et la recette a été fructueuse. Les artistes, les gymnastes, la fanfare municipale avaient prêté leur gracieux concours; tous ont rivalisé de zèle et d'entrain pour assurer le succès de la soirée.

Le conférencier n'a pas eu le même succès, nous le regrettons vivement pour lui, et surtout à cause du sujet qu'il devait traiter.

Mais si les sifflets sont venus troubler son discours, il ne doit s'en prendre qu'à ses anciennes relations. Nous aurions préféré voir Tony Loup recevoir un semblable accueil. Il ne l'aurait pas volé, celui-là ! ! ! ! !

LUNDI. — Heureux pays que la Savoie !

Aussi avec quelle ardeur les cléricaux s'acharnent-ils à y maintenir leurs prérogatives ecclésiastiques. Pensez donc ! Un archevêque et trois évêques pour deux petits départements; si cette proportion de mitres était généralisée et appliquée à toute la France, comme le bon Dieu nous comblerait de faveurs et que notre pays serait prospère !

Et dire que les feuilles de sacristies se plaignent de la tristesse du carnaval ! ! ! On ne l'avait jamais vu si lugubre à Annecy ! ! !

Il me semble cependant que les ultramontains n'ont pas encore quitté leurs masques.

MARDI. — Le sort en est jeté ! Le Pape abandonne la Rome des papes pour le château de Saltzbourg.

Les Jésuites, ayant joué leur dernier atout en France et surtout à Lyon en particulier, vont opérer sur un terrain nouveau.

Que l'empereur Joseph se mêle de la bénédiction papale. C'est le MANÉ-THÉCEL-PHARÉS ! ! !

Pauvres autrichiens, que je les plains !

MERCREDI. — La Décentralisation vient de se laisser prendre une puce sur le nez. La vieille radoteuse de la place Bellecour s'écrie dans un accès de pudeur :

« Lyon Republicain ose avancer que les biens des jésuites ont été vendus à M. Bontoux. »

A quoi ce journal répond : Oui, nous osons le dire, ô gazette de Loyola ! et nous engageons les incrédules à feuilleter la collection du *Moniteur judiciaire* de Lyon, où l'acte de cession à M. Bontoux est publié en entier (numéro du 29 décembre 1881, 4<sup>e</sup> page).

Je crois effectivement que c'est précis et que l'organe des jésuites est pris en flagrant délit de mensonge...

Un de nos lecteurs qui avait apprécié la littérature de M. Henri Lapeyre, dans le *RÉVEIL LYONNAIS*, et qui venait de non moins apprécié les « interprétations » de M. Forest-Fleury, dans le *TÉLÉGRAMME*, nous écrit que dans cet incomparable journal « les deux font Lapeyre. » C'est horrible, mais ça ne manque pas d'a propos.

JEUDI. — On nous annonce l'apparition d'un journal franchement radical-socialiste : LE DROIT SOCIAL.

Nous adressons nos souhaits de bienvenue à cet organe réellement indépendant.

CLAUQUE-POSSE.

## MASQUES ET VISAGES

J'emprunte le titre de cet article au citoyen Frédéric Cournet, le seul des journalistes connus de la presse *intransigeante* de Paris et de la province qui, à propos de l'ordre du jour Gatineau, adopté par la Chambre des députés (interpellation Granet-Lockroy), a eu le courage d'écrire la phrase suivante :

« Heureux de fuir toute responsabilité, et entièrement acoquinés à de misérables intérêts de réélection, nos députés ont voté un ordre du jour de confiance qui, sous une forme majestueuse, cache la plus plate des abdications. »

Cette phrase qui prouve combien le citoyen Cournet est peu à sa place dans la rédaction d'un journal où l'on n'a pas trouvé un mot de blâme pour la « plate abdication » de M. Bonnet-Duverdier, « heureux de fuir toute responsabilité » en s'abstenant, d'un journal où l'on patronnait naguère la candidature d'Humbert, le *factotum* de Rochefort, l'homme du *scrutin d'arrondissement* et de l'ordre du jour Gatineau, cette phrase est le jugement le plus impartial qui put être porté sur le triste rôle que jouent, déjà depuis trop longtemps, les *ambitieux* de l'*intransigeance* dite *radicale*, au Parlement et dans la presse parisienne et des départements.

Les masques ? Regardez :

Au lendemain de l'amnistie, alors que ce que l'en est convenu d'appeler « l'opportunisme » chercha, dans les réformes *progressives*, à grouper sous le drapeau de la République radicale, tous les citoyens qui voulaient arriver à la réalisation de leurs plus chères espérances, il se forma dans le camp des adversaires du développement graduel des réformes démocratiques et sociales, deux catégories bien distinctes. L'une, celle des sincères et des honnêtes (à laquelle appartient encore, nous sommes heureux de le lui dire, quoiqu'il soit au *RÉVEIL LYONNAIS*, le très honorable Cournet), arbora franchement le drapeau des revendications socialistes, et méprisant le parlementarisme et ses pontifes, combattit le bon combat de la Révolution *nécessaire*. L'autre, celle des *farceurs*, couvrit son visage d'un masque. Le masque c'était l'*intransigeance* et le *socialisme*, c'était la *revanche de 1871*, c'était le *nihilisme*, c'était tout ce qui pouvait paraître de l'*intransigeance révolutionnaire* !

On s'y laissa prendre, le citoyen Cournet tout comme les autres, puisqu'il fit, dans les colonnes de l'*INTRANSIGEANT*, une très vigoureuse campagne contre l'ignoble Marcerou. Mais la campagne terminée, le citoyen Cournet quitta l'*INTRANSIGEANT*. Il avait compris; et le masque ne pouvait, d'ailleurs, convenir à sa loyale figure. Les *figaristes* du journal créé par Rochefort, avec des fonds aussi purs que ceux de la *LANTERNE* et... du *RÉVEIL LYONNAIS*, conservèrent le leur. Ils l'ont toujours.

Le masque disait donc et dit encore : *Intransigeance révolutionnaire, affirmation rigoureuse des principes...*

Eh bien ! enlevons-le, ce masque, et regardez !

Au temps où les monarchiens détenaient le pouvoir, sous l'Empire ou après la Commune; au temps où la propagande gouvernementale faisait pousser, à l'instar des champignons, les candidats officiels dans tous les arrondissements de France et de Navarre, il n'était pas un des *figaristes* de la *LANTERNE*, de l'*INTRANSIGEANT* ou autres feuilles du même acabit qui ne rompît des lances en faveur

Feuilleton du Carillon de St-Georges 16

LA

## JEUNESSE DORÉE

PAR

LE PROCÉDÉ RUOLZ

Le vicomte exposa en peu de mots la nature du service qu'il attendait de son débiteur.

— N'oubliez pas, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à ses deux témoins, que cette affaire est de celles qui ne souffrent aucun arrangement. Je tuerai monsieur de Servieux, parce que c'est, au demeurant, le seul châtement qu'il me soit loisible d'infliger à cette coquine de Blanche; je le tuerai parce qu'elle est folle de lui, du moins elle me l'a dit, et parce que j'espère vaguement que cette mort la fera malheureuse.

— Vous l'aimiez donc bien cette femme ? observa Gaston.

— Je la hais ! dit Juvignac avec énergie.

Mais elle a froissé ma vanité, elle a blessé mon orgueil, elle a tenté de me rendre ridicule... trois crimes sans rémission. J'en suis désolé pour monsieur de Servieux, mais pourquoi se trouve-t-il sur le chemin de ma colère ?

— C'est juste, dit Fabien; pourquoi le brin d'herbe se rencontre-t-il sur le passage du torrent ?

On était arrivé devant le n° 112 du Faubourg-Saint-Honoré. Fabien et Gaston montèrent chez monsieur de Servieux; Florestan alluma un cigare et attendit impatiemment l'issue de cette conférence.

Deux amis de monsieur de Servieux prévenus par le vicomte, reçurent les deux vicomtes.

On se salua gravement de part et d'autre, et l'on prit place sur des sièges rangés circulairement autour de la cheminée où pétillait un feu clair et joyeux.

— Messieurs, dit Nérès, la mission délicate que nous sommes appelés à remplir est une mission toute de confiance, et je vous prie d'être convaincus que nous sommes autant pénétrés de son importance et de sa gravité que vous pouvez l'être vous-mêmes. Notre ami, monsieur le vicomte Florestan de Juvignac a été offensé hier soir, au Théâtre des Folies-Dramatiques.

— Permettez, monsieur, interrompit l'un

des témoins de Gustave, vous commettez une erreur, involontaire, sans doute.

— Une erreur ?

— Une grave erreur.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Je m'explique, monsieur; il y a eu offense, je le reconnais; mais cette offense, c'est notre ami qui l'a reçue, et c'est le vôtre qui l'a faite.

— Est-ce à dire que j'ai menti ? s'écria Fabien, qui fronça le sourcil, comme le faisait maître Jupin quand il voulait effrayer son Olympe rebelle.

— Aucunement, monsieur, je rétablis les faits, vuilà tout.

— Ainsi, dit Barbantin, selon vous l'offenseur serait monsieur de Juvignac ?

— C'est mon opinion.

— Et l'offensé est monsieur de Servieux ?

— C'est notre façon de penser, à nous.

— Soit ! reprit Gaston; et tel est notre désir d'arranger les choses pour le mieux, que nous voulons bien accepter la position singulière que vous faites à celui qui nous envoie.

— Nous n'attendions pas moins de votre loyauté, messieurs, dit l'un des témoins de Gustave.

— C'est pourquoi, continua Gaston, nous avons l'honneur de vous dire ceci : offensés, nous étions venus vous demander raison de votre outrage; offenseurs, nous sommes

prêts à vous offrir la réparation à laquelle vous avez droit pour l'injure que vous avez reçue.

— Cette réparation sera peu de chose, dit le témoin de Gustave.

— En vérité ?

— Et pourvu que monsieur de Juvignac exprime un simple regret au sujet de sa conduite anti-parlementaire, nous sommes heureux de vous certifier que cette affaire absurde n'aura aucune suite fâcheuse.

Lorsqu'il entendit ces pacifiques paroles, le belliqueux Nérès se livra à un froncement de sourcils tel, que s'il eût été Jupin, l'Olympe fut certainement tombé en poudre. Heureusement le plafond était solide.

— Pardon, messieurs, dit Barbantin, pardon, ou vous m'avez mal compris, ou je me suis mal expliqué. Monsieur de Juvignac ne peut songer à déplorer une conduite qu'il serait prêt à recommencer, le cas échéant. Il offre une réparation, je le répète; mais il s'agit d'une réparation les armes à la main, la seule réparation qu'un gentilhomme puisse offrir décemment à un autre gentilhomme.

— A coup sûr, s'écria Nérès, ni monsieur, ni moi ne serions ici, s'il se fut agi d'apporter d'humbles excuses. Nous ne nous chargeons point de pareils messages, et nous en croire capables serait une injure sanglante.

— Nous avons parlé d'un simple regret et

du « scrutin de liste. » L'arrondissement, c'était le *bourg-pourri* des candidatures idiotes; le député d'arrondissement, c'était un monsieur qui se faisait nommer par quatre pelés et un tondu et qui se moquait des principes comme Tony Loup d'une pomme; le député d'arrondissement, ce n'était pas un délégué de la démocratie, c'était un délégué de lui-même, auquel il ne fallait rien demander qui n'intéressât pas d'une manière directe les destinées de tel grand électeur de Fouilly-les-Andouillettes!

Aujourd'hui, les *figaristes de l'intransigeance* ont changé tout cela : l'arrondissement, c'est le *nec plus ultra* de la Démocratie !!

Autre guitare : La révision de la Constitution, il la fallait non partielle, ainsi que M. Gambetta avait l'impertinence de la demander, il la fallait, entière, complète! C'était parfait. M. Gambetta est renversé, le ministère nouveau *escamote la révision, même partielle*, et les *figaristes intransigeants* de la Chambre et du journalisme s'esbaudissent de jubilation!

Dans les deux cas, les *masques* sont tombés, les visages sont à découvert : les *figaristes intransigeants* ne sont que de vulgaires *opportunistes*, qui n'ont renversé M. Gambetta que dans l'espoir de pêcher quelques portefeuilles, quelques places, quelques misérables bribes du Budget!

Pour cela, il n'ont pas reculé devant les alliances les plus honteuses; ils ont mis leur main dans celles des réactionnaires les plus tarés; pour cela ils n'ont pas craint de ridiculiser jusqu'au projet de loi élaboré par M. Paul Bert et qui, à défaut de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, devait porter un coup terrible à cet ennemi mortel : le *cléricalisme*...

Et quel est le sentiment auquel ils ont obéi? La haine du pouvoir personnel, la haine d'une dictature? Non, la peur d'un homme, la peur d'une popularité qui gênait leurs convoitises impatientes.

Demain, si le ministère Freycinet, auquel ils ont prêté leur échine, menace de s'éterniser au pouvoir, ils clabauderont contre le scrutin d'arrondissement, exigeront à nouveau la révision intégrale et demanderont la dissolution...

Cependant les *visages* finiront par être *dévisagés* une bonne fois pour toutes, et les républicains-radicaux de Lyon — pour ne parler que d'eux, — renonçant à une conciliation déplorable, abandonneront à leur *figarisme* ces souteneurs de députés coupables de « la plus plate des abdications. »

CADET.

Nous commencerons, dans notre prochain numéro, une Revue *humoristique* du SALON LYONNAIS.

## PIEDS DANS LE PLAT

Le Téléphone du « Réveil Lyonnais »

Moyennant quatre cents francs par an — appareil et pose compris, — Tony Loup

a fait installer un appareil téléphonique dans les bureaux du RÉVEIL LYONNAIS. Cet appareil, qui servira d'intermédiaire à de singulières confidences, lorsque les *grues* du trottoir éprouveront le besoin de s'épancher dans le sein du véritable directeur-proprétaire-administrateur de la BAVARDE, n'a dû son installation qu'à une histoire des plus bizarres et dont nous garantissons la parfaite authenticité.

Tout d'abord une petite explication. Les abonnés du Téléphone, désignés sur une liste mise à la disposition de chacun d'eux, peuvent communiquer *directement*. Ils n'ont pour cela qu'à demander la communication.

Or, parmi les abonnés, Tony Loup remarqua le nom de M. Fournier, l'agent d'annonces bien connu.

Il n'en fallait pas davantage pour qu'un appareil téléphonique fut immédiatement commandé.

Maintenant voici l'histoire : Au nombre de l'incalculable *stock de soupo-fromageuses* qui se disputaient les réclames du BAVARD, aujourd'hui la BAVARDE, il en est une dont le pseudonyme fantaisiste est emprunté à deux personnages du *Faust*. Cette créature qui aspire à devenir « la femme d'un député » — quel rêve, ô Nascia! — a su évincer toutes ses rivales. Elle commande en souveraine maîtresse et c'est, dit-on, à ses visées ambitieuses que nous devons le RÉVEIL LYONNAIS.

Mais, en ce temps-là, le RÉVEIL n'était pas fondé, Portalis et Lepelletier ne s'étaient pas encore décidés à *se fendre*, le BAVARD coûtait cher, et Tony, très économe, laissait parfois le double pseudonyme du *Faust* soupiner après les belles médailles jaunes qui font l'ornement des porte-monnaie.

Cependant, un jour, le double pseudonyme du *Faust* eut besoin de 200 francs. Il les lui fallait sans retard, et Tony, trop enrhumé pour compromettre son appendice nasal dévoré par la fièvre, remit au double pseudonyme un de ces autographes que l'on s'arrachera plus tard, en en vertu duquel il l'autorisait à toucher, sur les annonces du BAVARD, des-mains de M. Fournier, la somme de 200 fr. exigée par la sultane favorite.

La sultane ne fit qu'un bond chez l'annoncier.

— Madame, lui fut-il répondu, nous reconnaissons bien que vous venez de la part de M. Tony Loup, mais il nous faudrait un reçu de lui...

— Contre-temps fâcheux! répliqua le double pseudonyme... M. Tony Loup est trop enrhumé pour compromettre son appendice nasal dévoré par la fièvre, et...

— Qu'à cela ne tienne! madame. Pour vous épargner de nouvelles courses, nous accepterons... votre signature.

— Ma signature!!! murmura le double pseudonyme en blémissant... *Je ne sais pas signer!!*

On sourit et on paya.

Avec l'appareil téléphonique, un mot de Tony suffira, qu'il soit ou non enrhumé.

Et voilà pourquoi il n'a pas reculé devant une somme annuelle de quatre cents francs pour procéder à son installation. On nous permettra, en conséquence, de

rectifier de la manière suivante, la phrase du *boniment* consacré par le RÉVEIL au fonctionnement de son appareil :

« Le RÉVEIL LYONNAIS n'a jamais reculé devant aucun sacrifice pour satisfaire ses *amies*. Le téléphone est une heureuse innovation; il s'en empare et la met à la disposition de ses *lectrices*. »

CHAMPAVERT.

## LA SERVIETTE

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur JEAN GUIGNOL, JOURNALISTE de ST-GEORGES

Les « frères siamois » qui ont fait le sujet de ton dessin de dimanche dernier, sont d'un réalisme dont la vérité n'a pu être discutée par oncles qui connaît un peu le RÉVEIL LYONNAIS et la BAVARDE

Mais il y a une lacune dans ton tableau. Zola t'aurait dit d'ajouter la serviette... Peut-être étais-tu embarrassé pour la trouver? Elle existe cependant, et tu as presque deviné ce troisième frère siamois, lorsque tu as parlé, à la fin de ta légende, du nouveau journal le TÉLÉGRAMME et de l'ex-secrétaire de Tony Loup, Henry Lapeyre.

Si, à cet endroit, tu avais mis un point d'interrogation et que tu te fusses demandé pourquoi l'ex-secrétaire du RÉVEIL LYONNAIS entrait au TÉLÉGRAMME après avoir écrit à son ami Tony qu'il restait d'accord avec lui sur la ligne politique, tu aurais compris qu'il y avait quelque chose de louche sous ce bloc enfariné d'*indépendance* (!), qui s'appelle le TÉLÉGRAMME et qui, comme Laroche-Joubert, de bonaparteuse mémoire, parle de défendre les droits du plus grand nombre.

C'était la SERVIETTE...

En tout cas je t'approuve quand tu dis que l'illustre ex-secrétaire du journal à Tony est entré au TÉLÉGRAMME pour vivre de carottes... puisqu'il doit y continuer la politique à Loup. Néanmoins, rassure-toi; comme le RÉVEIL ne fait qu'un avec le TÉLÉGRAMME par suite des traités qui les *relient*, et que suivant le proverbe « ceux qui se ressemblent s'assemblent, » Henri Lapeyre n'aura rien à changer à sa manière de vivre.

Pour ne pas être trop étonné de cette union du TÉLÉGRAMME et du RÉVEIL, il faut que tu saches que les premiers fondateurs comme Ch. Boysset, député de Saône-et-Loire, Tiersot, de l'Ain, Folliet, de la Haute-Savoie et d'autres citoyens bien connus de la démocratie lyonnaise se sont retirés de ce journal qu'ils patronnaient au début.

C'est devenu une *combinaison* financière, et c'est un monsieur à opinions *vert foncé* qui s'en est emparé avec l'aide des intrigues du non moins illustre Forest-Fleury. En reconnaissance de ses services, le Monsieur à opinion vert foncé, l'a fait du même coup rédacteur en chef et homme politique. C'était bien le moins. N'avait-il pas, du reste, les meilleurs titres à faire valoir. Après avoir fait de la gravure pour la COMÉDIE et pour l'Imprimerie catholique Albert, Forest-Fleury a écrit au PETIT LYONNAIS quelques critiques du Salon en patois javanais, dont les mauvaises langues disent qu'il fallait corriger jusqu'à l'orthographe. Il possédait donc toutes les conditions de capacités et d'antécédents politiques pour être le chef d'un journal républicain *indépendant* comme l'entend le Monsieur à opinions vert foncé.

Reconnaissons donc que si la nullité et l'incapacité constituent l'indépendance véritable, le TÉLÉGRAMME sera assurément le plus indépendant des journaux et le plus siamois des frères du RÉVEIL et de la BAVARDE.

Un ami de Chignol de St-Georges,  
TORQUATUS.

## Silhouettes de circonstance

Robert Macaire huissier

Nous pourrions, pour le Robert Macaire huissier, renvoyer le lecteur à l'examen curieux d'un *mémoire de frais*. Mais le Macaire huissier n'a pas que cette industrie patentée; il ne gagne pas, comme l'avoué, soixante mille francs par an; ses bénéfices s'élèvent à peine à la moitié de cette somme et, franchement, il ne peut pas vivre conformément à son rang avec trente mille francs de revenu!

Pour accroître quelque peu le produit de son étude, le Macaire huissier fait l'escompte. Mais non pas tout à fait comme l'escompteur pur sang que nous avons cherché à peindre ressemblant. Ses rapports avec les tribunaux correctionnels le mettent à même de savoir comment la justice en agit avec messieurs les huissiers, et le Macaire huissier est trop malin pour s'y laisser prendre.

Ses opérations sont modestes, et il se contente de 50 pour cent; et 50 pour cent sont un intérêt raisonnable, surtout quand on ne court aucune chance de perte. En effet, ce n'est pas avec ses fonds qu'il opère. Parmi les clients pour lesquels il a été chargé de stimuler le mauvais vouloir des débiteurs, il en est quelques-uns qui ne sont ni banquiers ni négociants; c'est à ceux-là qu'il s'adresse.

« Enfin, leur dit-il, notre homme a payé...

Ça n'a pas été sans peine, et vous pouvez bien dire que c'est à moi que vous le devez...

Il n'y a pas un de mes confrères qui eût pu arracher un sou à ce gaillard-là... Il entend les affaires... il s'était mis en règle. Mais nous avons des moyens... I. faut pour cela connaître son droit, et mes chers confrères ne s'en doutent pas... Bref, vous avez vos fonds. Qu'allez-vous en faire, à présent? Les prêter de nouveau à des paniers percés, à des gens de mauvaise foi... Vous finirez par vous ruiner... Vous m'inspirez tant d'intérêt que je veux faire pour vous ce que je ne ferais pour personne... Laissez-moi votre argent; je le ferai valoir, moi!... Et il faut entendre de quelle façon le mot *moi* est prononcé! Ce mot si court a vingt lettres dans la bouche de notre Macaire. Le client s'épuise en remerciements et laisse ses fonds à l'huissier, qui les prête, comme je vous l'ai dit, à 50 pour cent. Il ne paie que le 6 à son client; c'est 44 pour cent qu'il empoche.

Mais ce n'est pas tout : le Macaire huissier connaît des emprunteurs qui ont besoin d'argent, qui en empruntent sans compter, et qui ne paient jamais à échéance. Draves garçons du reste, et qui finissent toujours par s'acquitter. C'est avec ceux-là qu'il fait surtout des affaires. Puis, le billet échu, il poursuit sans miséricorde, l'épée dans les reins, ce qui double les intérêts qu'il s'est octroyés en dehors et par avance. Si, par hasard il rencontre un débiteur dont il ne puisse rien tirer, que lui importe? Ce n'est pas son argent qu'il perd, et son client lui paiera les frais.

Quand le Macaire huissier se trouve chargé de poursuivre un de ses amis, son cœur s'émeut... — « Vous me connaissez assez, lui dit-il, pour être bien sûr que je ne voudrais pas vous faire de la peine... J'ai rendu les pièces au client... L'affaire ne me regarde plus... » Cela veut dire : J'ai prié un de mes confrères de vous poursuivre pour moi... Je lui ai bien recommandé de ne pas vous ménager et de ne pas vous accorder une minute de délai... Je lui ai dit d'aller jusqu'à la vente de vos meubles... Il est de toute justice que la somme des frais me dédommage de la dure nécessité où je vais être de partager avec lui.

James ROUSSEAU.

non d'humbles excuses... Il y a tout un monde entre ces deux locutions.

— N'équivoquons point sur les mots, reprit Gaston. Vous affirmez que M. de Servieux a été offensé par monsieur de Juvignac. Eh bien! nous, les amis de monsieur de Juvignac, nous tenons le fait pour certain, et nous sommes prêts à vous accorder telle satisfaction que bon vous semblera, à l'épée, au sabre ou au pistolet. Quant à des excuses ou à des regrets, selon qu'il vous plaira de nommer les choses, rayez cela, messieurs, de vos papiers.

Les témoins de Gustave se levèrent et se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre, où l'on parla pendant quelques instants.

— Vicomte de Barbantin, je suis enchanté de l'attitude ferme que vous avez prise dans ces débats! dit Fabien, qui mit une sourdine à son organe sonore.

— Vicomte de Nérès, je vous félicite de la marche que vous avez imprimée à cette discussion pointilleuse! répondit Gaston à voix basse.

Comme il prononçait ces paroles, une porte s'ouvrit, et Gustave entra dans la chambre du conseil.

— Mes amis, dit-il à ses témoins dont il serra les mains dans les siennes, j'ai tout entendu, et je vous remercie pour tous les efforts que vous venez de tenter sans succès.

Il est temps que j'intervienne dans cette discussion. Heureusement pour moi, je ne me suis jamais battu, et n'ayant pas encore fait mes preuves, ainsi qu'il est d'usage de le dire, j'entends que nul n'ait le droit de suspecter mon courage. Rassurez-vous, messieurs, ajouta-t-il, en s'adressant aux deux vicomtes, je ne changerai rien à mes projets de départ. Je suis à la disposition de monsieur de Juvignac; et, s'il lui plaît de venir faire demain matin une promenade dans la forêt de Saint-Germain, prévenez-le qu'il me rencontrera à dix heures précises sur la terrasse à la hauteur du pavillon Henri IV. Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Eh bien? demanda Florestan quand revinrent les deux vicomtes.

— Eh bien! l'affaire est arrangée... répondit Barbantin.

— Arrangée?... interrompit Florestan, que signifie?

— Oui, vous vous battez demain à dix heures.

— Très bien; le lieu du rendez-vous?

— La forêt de Saint-Germain.

— Parfait!... Ah ça, que s'est-il passé là-haut? la conférence a été abominablement longue! elle a duré un cigare et demi!

— Imaginez-vous, dit Nérès en haussant les épaules, qu'on nous avait abouchés avec deux espèces de quakers aussi assommants que vertueux. N'ont-ils pas osé soutenir que

ce duel n'était fondé ni en droit ni en fait! En vérité, c'était abuser de la faculté de déraisonner! J'ai même vu le moment où ils nous déclameraient la fameuse lettre de Rousseau contre le duel!... A propos, nous sommes tous à jeun, je crois? Si nous allions déjeuner.

XXVI

### Les vicomtes sur le turf

Tout en déjeunant, et sans perdre un coup de dent, Juvignac se fit servir une plume, de l'encre et du papier, puis il écrivit les deux lettres suivantes.

1° A monsieur Trumeau, carrossier, rue Basse-du-Rempart, 10.

« Envoyez-moi tout de suite, devant la porte de Torton, où je déjeune, une voiture de poste, attelée de quatre chevaux, avec deux postillons dans leur plus grand costume. Mais, faites vite, je suis pressé. Je paierai comptant comme un cuisire, et je vous autorise à m'écorcher, tout comme si je ne devais vous payer que dans dix ans, ainsi qu'un gentilhomme. »

2° A mademoiselle Egerie de Montpont, rue du Helder, 15.

« Chère petite,

« J'apprends que lord Patrick et le major

Fidélius font courir aujourd'hui, à trois heures, au Champ-de-Mars. Des paris énormes sont engagés; tout le sport parisien y sera. Si vous voulez que j'aie la joie de vous y produire, hâtez-vous de venir nous rejoindre chez Torton. Je vous accorde trente secondes pour vous faire belle. N'est-ce pas encore plus qu'il ne vous en faut, ô céleste beauté? »

Moins de dix minutes après, les trois vicomtes et Brigantine couraient la poste sur le boulevard, tandis que les postillons, que l'odeur de l'or avait mis en belle humeur, assourdisaient les passants par de bruyantes fanfares exécutées avec la mèche de leurs fouets.

L'arrivée des vicomtes produisit une certaine sensation sur le turf, et la foule des gentlemen-riders gagna applaudir à cette idée saugrenue d'être venu en poste au Champ-de-Mars.

— Nous faisons un effet énorme! dit Fabien, qui s'enfla à l'instar de la grenouille.

— Les femmes n'ont de regards que pour nous! s'écria Gaston, en caressant son menton.

— Et tous les sourires masculins sont pour moi! ajouta mentalement mademoiselle de Montpont.

Quant à Florestan, il se disait :

Albéric SECONDE.

(La suite au prochain numéro).

A la dernière heure, les nécessités de la mise en pages nous obligent de renvoyer à la semaine prochaine la fin de la VII<sup>e</sup> HISTOIRE VRAIE : Locution vicieuse de notre collaborateur ONÉSIPHORE.

## UNE JEAN-F.....RIE

Extrait du NOUVELLISTE DE LYON du 9 février :

On lit dans le *Salut public* : « Les attaques contre le clergé dont le gouvernement prend quelquefois l'initiative et celles qu'il ne croit pas de sa dignité de réprimer portent leurs fruits naturels. Ce matin, des conscripts de la Guillotière, ivres d'alcool et de République, rencontrent un ecclésiastique à l'angle de la place des Terreaux et de la rue Sainte-Marie. Trop heureux de cette occasion de montrer leurs sentiments patriotiques, ils ont aussitôt entouré ce prêtre et l'ont houspillé en chantant la *Marseillaise*. Puis l'un d'eux, jugeant que cette scène n'était pas suffisante pour écraser le cléricalisme, il lui a asséné sur la figure un coup de poing qui l'a mis en sang. »

« Le malheureux prêtre a été conduit à la Pharmacie Moderne, où les premiers soins lui ont été prodigués. Il a pu ensuite regagner son domicile. »

« Nous regrettons de ne pas connaître son nom, mais nous savons que ces lâches agresseurs ont pu s'éloigner sans être reconnus et sans recevoir le châtement que méritait leur inqualifiable conduite. »

Le NOUVELLISTE ajoute :

Nos renseignements particuliers nous permettent de compléter le récit de notre confrère :

L'ecclésiastique, objet des mauvais traitements d'une bande avinée, a été interpellé d'abord par un forcené qui, s'avancant vers le prêtre, la bouche écumante, lui a dit :

— « Dis donc, toi, tu n'as pas de barbe ? »

A cette insolente apostrophe, le jeune prêtre a répondu en souriant : — « Qu'est-ce que cela peut vous faire ? »

Et il continuait tranquillement son chemin, lorsqu'il faillit être écharpé par ce groupe de malfaiteurs.

Une personne digne de foi, témoin de ces faits, nous rapporte quelque chose de plus grave encore.

Un agent de police, requis pour protéger l'ecclésiastique, AURAIT RÉPONDU :

— « Au fait, pourquoi n'a-t-il pas de barbe ? »

Nous n'insistons pas; l'attitude étrange de cet agent se passe de commentaires.

Nous ne le désignerions même pas à ses chefs immédiats si nous connaissions son numéro; il pourrait recevoir de l'avancement.

Et, à la vérité, nous n'y tenons pas.

Quels admirables renseignements particuliers! Certes, l'auteur, un ange, lie à merveille la science d'Escobar à l'habileté de Don Cafardinos Basilos, mais son morceau mérite mieux qu'une épithète vulgaire. Aussi disons-nous, en bon français, que c'est une admirable *Jean-f.....rie*. G. d'E.

## VARIA JOUEURS DE BILLARD

Le temps est loin où le billard, jeu aristocratique réglementé par des édits et privilèges, contribuait à la fortune du ministre Chamillart, en facilitant la digestion de Louis XIV. Après avoir été fort en honneur au XVIII<sup>e</sup> siècle, il a subi, comme toutes choses, les bouleversements de la Révolution française. Les *blouses* ont disparu, les *queues* primitivement recourbées ont été abandonnées, et notre siècle géométrique leur a substitué les queues droites, coniques. Le billard est devenu démocratique et populaire — quoique le chef du pouvoir soit encore d'une assez jolie force. Il est vrai que ce divertissement ne coûte plus seulement deux sous l'heure, comme jadis à Paris. Tout renchérit.

Les *matches* du Français Vigneaux et de l'Américain Slosson, les rivaux éternels, passionnent le public. De formidables paris sont engagés et des transparents lumineux annoncent de cinq minutes en cinq minutes les péripéties de la lutte homérique. Les cours sont palpitants. Lors de la dernière victoire de Vigneaux, des milliers d'enthousiastes criaient : « Vive la France ! » Il faut bien que notre superflu de chauvinisme trouve à s'épancher.

La bataille — le *tournoi* — a recommencé, acharnée, sans merci, entre les deux terribles joueurs. Cette fois, la chute de M. Gambetta et la déconfiture de l'Union générale leur ont fait un peu de tort. Les vrais *billardeurs* le déplorent. Mais puisque tout mal, dit-on, porte en lui son remède, il est permis d'espérer que la défaite de Slosson — une victoire nationale ! — fera renaitre la confiance et le crédit ébranlé. C'est le vœu que forment tous les bons citoyens et, nous n'en doutons pas, M. Grévy lui-même.

Pourtant, les dernières nouvelles tendent à nous enlever cette espérance suprême.

Il nous restera M. Léon Say.

Les joueurs de billard composent un monde considérable, assez peu connu, quoiqu'il soit curieux à plus d'un titre. Dans une étude amusante, mon ami Guy Tomel a portraituré l'amateur de province, le fameux

Dulombard, qui, « dès sa plus tendre enfance, a su l'art de faire rouler des billes sur une surface plane... »

... C'était en 1869, le 24 février, que Dulombard a fait sa grande série de cent quatre-vingt-seize, un jour qu'il y avait un concours de pompes à Juineau. Il s'était levé matin, comme à l'ordinaire, sans que rien, pendant la nuit, lui eût fait pressentir qu'un grave événement allait se passer; et le soir, au café de Paris, devant plus de douze personnes, il avait exécuté cent quatre-vingt-seize carambolages de suite, en jouant contre M. Bondurand, le marchand de toiles.

Cette série de cent quatre-vingt-seize a fait date dans l'esprit de Dulombard. Il du couramment, dans la conversation :

— L'année de la guerre... attendez donc... oui... c'est l'année qui a suivi celle de ma série de cent quatre-vingt-seize.

Si Dulombard se marie, il dira : je ne suis marié huit ans, dix ans, quinze ans après ma série de cent quatre-vingt-seize. Et le jour où il sera malheureux il dira encore : « La chose m'arriva telle année après ma série de cent quatre-vingt-seize. »

Mais c'est là le fort joueur de province, celui qui *rend des points* dans le pays, un type que chacun a rencontré. Ce que beaucoup de gens ignorent, c'est qu'à Paris il existe certains établissements, véritables temples du billard, où se réunissent et se mesurent tous les maîtres du monde.

Tel est un café situé dans un passage. Là, tout est pour le billard. Les boules d'ivoire ont conquis un respect quasi sacerdotal. Des professeurs émérites et des amateurs remarquables se réunissent journellement et causent des parties mémorables. Vigneaux en personne et Slosson lui-même, deux grands artistes, à diverses reprises, y ont passé. Le patron, un fanatique qui a écrit sur la matière, exécute fort aisément sa série de trois et quatre cents points. Il reconnaît la supériorité des deux maîtres. Mais néanmoins, il affirme que son jeu est *plus pur* que le leur, et que s'il s'exerçait seulement quatre heures par jour tout seul...

Dans ce café, on rencontre encore Dumans, le professeur belge, Gibelin, Mangin qui possède un coup de *fausse queue* inimitable, Garnier, Venance de Marseille, qui n'a pas l'air de s'amuser quand il joue, puis d'autres encore, des professeurs, des amateurs, toutes les illustrations du billard.

Le matin, des jeunes gens très bien viennent prendre des leçons à tant le cachet, et souvent on voit jouer des femmes dans une salle réservée.

Les queues, non pas des queues ordinaires, mais des queues de maîtres, soignées, plombées, équilibrées pour ne pas glisser dans la main, sont rangées dans des casiers qui ferment à clef. Celle du grand Vigneaux est enveloppée d'un voile mystérieux.

Des limes et du papier de verre servent à ajuster les *procédés*. Les tapis sont brossés avec des brosses entourées de flanelle et les becs de gaz sont mobiles pour ne point gêner les *massés*.

Quand les professeurs jouent sur le billard d'honneur, le silence est religieux. Les garçons tournent à pas discrets autour de l'*auditoire*. Le moindre bruit irrévérencieux attire des regards sévères, irrités. Le fameux

Slosson a dépassé toutes les exigences : Pour être *bien en queue*, pour posséder toute son *inspiration*, il lui faut un tapis neuf et des billes tournées du matin.

Ce café est l'objectif sur lequel sont fixés les yeux de tous les Dulombard de la province. J'en sais un, clerc de notaire à... Moulot, qui vient passer la régulièrement ses vacances. Du matin jusqu'au soir, il voit rouler les billes, et quand il est de retour au café du Commerce, il dit négligemment :

— L'autre jour, je jouais avec Mangin...

Cela étonne les amateurs de Moulot, qui en sont restés à *feu Berger* de Lyon, lequel carambolait sur deux billards.

Un jour, j'ai vu jouer ce clerc de notaire contre le patron du café dont je parlais tout à l'heure. Du premier, le professeur fit 297 points sur 300. Dulombard, appuyé sur sa queue, dans une attitude classique, regardait. Jamais, il ne s'était tant amusé...

Le jeu de billard a subi un grand nombre de perfectionnements successifs. La vieille *série française*, dans les coins, est délaissée pour la *série américaine*, obtenue au moyen de petits *contre* successifs en suivant les *bandes*. Il faut voir avec quel ton de mépris les vieux amateurs français parlent de cette méthode ! Aujourd'hui, les professeurs devenus trop forts, craignant sans doute de blanchir au cours d'une série interminable, ont accru les difficultés. Ils ont créé la *parie de carambolage par la bande*, par les *coins coupés*, où il est défendu de faire plus de deux points dans le même angle. C'est le *Championnat*, le match où Vigneaux et Slosson se mesurent actuellement.

Le mode du jeu de billard a donné naissance à tout un argot spécial où reviennent les *coulés sur bande*, les *rétros*, les *effets*, les *massés*, les *contre*. Quelques amateurs enragés ont transporté ces expressions techniques dans la vie ordinaire, ce qui a permis de noter au passage ce joli mot : A la chasse, un joueur de billard manque un perdreau. Il réfléchit un instant, puis philosophiquement :

Je l'ai pris trop fin, conclut-il.

Du reste, dans ce milieu passionné, étant donné d'ailleurs que nombre de professeurs sont Marseillais, les anecdotes abondent. Plusieurs sont devenues traditionnelles. J'en ai retenu une, prise sur nature, parce qu'elle peint bien l'acharnement des professeurs et des amateurs.

Une partie émuante, engagée sur le billard d'honneur, tirait à sa fin. Les respirations étaient suspendues. Soudain, le joueur prenant son élan, d'un coup de queue énergique, aplatit le nez d'un spectateur qui s'était un peu trop rapproché. L'autre, à moitié assommé, pousse un cri de douleur. Alors, le professeur, se retournant, avec un sourire indulgent :

— Ça ne fait rien. J'ai carambolé tout de même.

HARRY ALIS.

Le Directeur-Gérant, J. MICHAUD.

Imp. BEAU Jeune et C<sup>ie</sup>, r. de la Pyramide, 3, Lyon.

**BUREAU DE PLACEMENT**  
POUR LES EMPLOYÉS  
ET DOMESTIQUES  
des deux Sexes

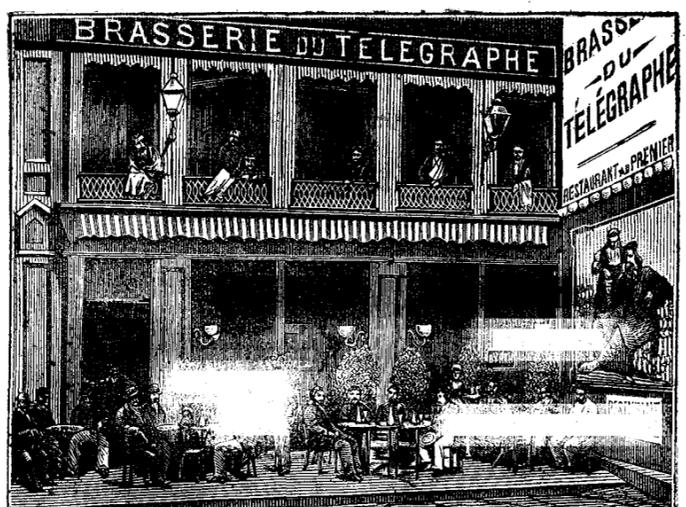
SEULE  
Maison  
A LYON  
Et en France  
OU LES FILLES  
DOMESTIQUES  
Sont logées  
GRATUITEMENT  
et placées dans les 24 heures

M. A. PRADEL  
Directeur  
PLACE  
Morand  
15  
LYON

INDICATEUR LYONNAIS AUTORISÉ

Inutile de se présenter  
si l'on n'est porteur de  
Bons CERTIFICATS  
ou des Renseignements à Lyon

**BRASSERIE DU TELEGRAPHE**



LOUIS ROUSSEL  
Près de la place de la République et du Télégraphe

RESTAURANT AU PREMIER -- SALONS  
SERVICE A LA CARTE — PRIX MODÉRÉS

Choucroute et Charcuterie de Strasbourg — Huîtres et Escargots  
TOUS LES SAMEDIS, TRIPES A LA MODE DE CAEN  
BIÈRE & CONSOMMATIONS DE PREMIER CHOIX

Etablissement recommandé à MM. les Voyageurs

**GUÉRISON**  
complète en peu de temps des  
névralgies, migraines, maux  
de dents, maux d'yeux, maux  
d'oreilles, surdités,

par l'emploi du traitement  
du Docteur russe  
**LEWENTHAL**

La réputation d'efficacité de ce  
traitement n'est plus à faire; de  
puis 40 ans qu'il est ordonné  
et employé, il a été reconnu le seul  
véritablement infatigable.

DÉPÔT PRINCIPAL :  
Pharmacie BOUQUET  
40, rue Quatre-Chapeaux,  
et dans toutes les Pharmacies  
Prix du traitement 4 fr. 50  
Envoi franco contre timbres-postes

**MAYER FILS, PÉDICURE**  
TOILE RÉSOlUTIVE SOUVERAINE CONTRE LES CORNS

SUCCÈS CERTAIN — La Boîte : 1 fr. — SUCCÈS CERTAIN

18, Rue Mulet, LYON

**LE SAVON PHÉNIQUE**  
DE L. FOUGEROUX, DE LYON

Se recommande par son principe anti-épidémique. Il opère avec succès contre les engelures, crevasses, coupures, boutons, et toutes maladies de peau provenant de l'acreté du sang.

Indispensable dans la toilette intime; il préserve des maladies contractées surtout en voyage par le contact des linges ou objets malpropres.

En vente chez les Pharmaciens, Herboristes et Parfumeurs.

**La Sécurité**  
MOBILIÈRE  
COMPAGNIE D'ASSURANCES  
CONTRE LES VOLS

25, Rue St-Augustin, 25  
PARIS

Cette Compagnie a pour objet  
de rembourser les pertes éprouvées  
par suite de vols.

On demande des Agents pour  
la France et l'Étranger.

A VENDRE

**Fonds de Mécanicien**

BIEN OUTILLÉ  
EXPLOITANT DEUX SPÉCIALITÉS  
Facilité de Paiement

POUR RENSEIGNEMENTS, S'ADRESSER :  
AU BUREAU DU JOURNAL, IMPRIMERIE BEAU JEUNE  
3, rue de la Pyramide, 3, Lyon-Vaise

**PHOTOGRAPHIE**  
Genre Camée  
IMITATION EMAIL

Alph. BERNOUD  
MÉDAILLÉ ET BREVETÉ  
S. G. D. G.  
2, Rue des Archers, 2  
LYON

On opère par tous les temps  
PORTRAITS APRÈS DÉCÉS  
Maisons à Naples, Florence et Livourne

**DESSIN  
ET GRAVURE**  
ARTISTIQUES  
SUR BOIS

Clichés en cuivre  
et en plomb

**S. MAGDELIN**  
1, Quai d'Occident, 1  
LYON

A L'OCCASION DU JOUR DE L'AN  
GRAND CHOIX  
**DE JOUETS D'ENFANTS**

LYON JOB LYON  
13, RUE JEAN-DE-TOURNES, 13  
Gros et Détail

EXPOSITION A PARTIR DU PREMIER DÉCEMBRE

DÉPÔT D'ARTICLES DE SAINT-CLAUDE  
Jeux de Jardin, Croquets, Jeux de Tonneaux, Quilles, Jeux de Tennis  
Jeux de Salon, Boules Buis et Ferrées  
ARTICLES DE MÉNAGE